

**Discours de Pierre-Alain Muet lors de la remise des insignes
de chevalier dans l'ordre de la Légion d'Honneur
Lyon, mairie du 4^{ème} arrondissement 19 mars 2005**

Cher Jacques Delors, Cher Gérard,
Cher Dominique, Chers amis,

Je voudrais tout d'abord vous remercier tous d'être venus aussi nombreux pour cette cérémonie.

Remercier Jean-Jack qui a dû nous quitter pour présider une réunion, mais, qui d'une certaine façon reste présent grâce à Elisabeth Queyranne que je salue,

Remercier Gérard qui m'a convaincu de rejoindre son équipe municipale et m'a donné l'occasion de prolonger mon action dans notre belle agglomération lyonnaise.

Remercier Dominique, qui a été le premier militant à m'accueillir à la X Rousse lorsque je suis revenu pour la campagne des municipales et qui a dirigé notre équipe de campagne avec la même efficacité qu'il préside aujourd'hui aux destinées de notre arrondissement,

Et surtout vous remercier vous, cher Jacques Delors, vous qui avez joué à des moments décisifs, un rôle déterminant dans mon engagement politique. Quand, en mai 1997, Lionel Jospin m'a proposé de venir à Matignon, je me souviens avoir demandé quelques heures de réflexion avant de répondre, et être venu vous voir dans votre bureau de l'association *Notre Europe* pour vous demander conseil.

Vous m'avez dit sans hésiter : *« il faut y aller, car il faut bien que les intellectuels s'engagent en politique »*. Jospin m'avait dit à peu près la même chose sur un ton un peu plus culpabilisant : *« tu ne peux pas avoir été toujours présent quand il s'agissait d'élaborer notre programme et ne pas venir quand il s'agit de l'appliquer »*.

Merci, cher Jacques, d'être venu à la Croix-Rousse pour cette cérémonie, et pour y évoquer ma carrière d'économiste. Car c'est vraiment ici, à la Croix-Rousse, où j'ai passé mon enfance et où mes parents ont vécu toute leur vie qu'est née ma vocation de chercheur et d'universitaire. Je salue la présence, au premier rang, de deux amies de ma mère, Madame Sauvez et Madame Letourneau.

J'ai eu la chance en effet de faire mes études, dans un lycée exceptionnel – en fait un ancien collège - , le Lycée Neyret, qui, en prenant son envol des pentes au plateau est devenu Saint Exupéry. C'était un lycée où les classes n'étaient pas très nombreuses, où les professeurs connaissaient bien leurs élèves et consacraient du temps à leur parler de leurs matières et à les guider dans leurs lectures. C'était au fond une conception de l'éducation très moderne, personnalisée, c'est à dire très exactement ce dont nous avons besoin, aujourd'hui, pour permettre à chacun de s'épanouir.

Dans ce lycée, j'ai appris, à penser, à écrire, à écouter, à débattre, à discuter. Et si, par la suite j'ai choisi l'économie, c'est peut être parce que cette discipline mêlait ce que j'avais particulièrement aimé pendant mes années lycéennes : les maths, mais aussi la philosophie et l'histoire.

C'est vrai que j'ai commencé ma carrière d'économiste, à une époque – 1968 - et dans une institution, l'INSEE - qui était un véritable bouillon de culture . On y croisait des économistes à l'allure parfois austère, comme Christian Sautter qui fut mon chef de service, mais aussi un jeune économiste décontracté et barbu, assistant à Nanterre, Dominique Strauss-Kahn et qui était souvent accompagné par son compère, Denis Kessler, qui était à l'époque, franchement gauchiste.

Nous mélangions allègrement dans nos travaux, Marx et Keynes, l'économie mathématique et l'informatique. On consommait tellement de moyens de calculs que nous n'étions autorisés à faire tourner nos modèles que la nuit. On apportait tous les soirs d'énormes bacs de cartes perforées et on récupérait tous les matins des kilos de listings, tout cela dans un immense ordinateur qui occupait une ancienne usine , mais qui tiendrait aujourd'hui entièrement dans un téléphone portable.

Parmi mes ouvrages d'économie, celui que j'écrivis avec le plus de passion, c'est ce cours sur les théories de la croissance que j'ai écrit pour ma fille, Natacha, qui était en 3^{ème} année d'économie et ne trouvait aucun ouvrage à son goût. J'ai commencé à l'écrire à l'université de Montréal, à un moment fantastique - l'automne canadien – où la nature passe de l'été à l'hiver avec des couleurs extraordinaires.

Et quand je suis revenu avec un projet bourré de mathématiques et de graphiques, Natacha, et ses camarades Vincent et Camille, m'ont dit « il y a trop d'équations, c'est trop compliqué, il faut expliquer les choses plus simplement ». Et du coup, j'ai résumé toute une branche de la théorie contemporaine par une fable sur Robinson Crusoé. La fable n'était pas innocente, elle s'appliquait parfaitement à la pensée libérale contemporaine qui prétendait enterrer Keynes en n'oubliant qu'un détail, mais un détail essentiel, c'est que l'économie c'est d'abord une relation entre les hommes et non le calcul égoïste d'un Robinson sur son île.

Je croyais écrire seulement un ouvrage d'économie, mais ce fut aussi, d'une certaine façon, un passeport pour le Théâtre : leur licence en poche, Natacha et Camille fondèrent une troupe de théâtre, *les Chiffonnières*, et Vincent se lança dans la photographie.

En 1981, à la création de l'OFCE, l'idée d'un institut de conjoncture pluraliste me plaisait. J'avais connu le monopole des administrations économiques, qui était parfois un avant goût de la pensée unique, et j'étais convaincu que la France était mure pour avoir plusieurs instituts de conjoncture, à l'image de l'Allemagne.

Mais surtout, Mitterrand venait d'être élu président et j'avais envie de participer, au moins comme observateur attentif, à la politique économique de la Gauche.

Presque 20 ans plus tard, cette idée de pluralisme m'a conduit, avec Lionel Jospin, à la création du Conseil d'Analyse Economique. Je doute que mes ouvrages d'économie résistent au temps, mais il y aura au moins un domaine où j'aurai une plus grande longévité que Keynes, c'est le CAE. Keynes était convaincu, lorsqu'il créa un conseil comparable auprès du premier ministre britannique en 1930, que l'influence des économistes serait d'autant plus forte qu'ils seraient capables de dégager des consensus sur les politiques à suivre.

J'ai toujours pensé le contraire : d'abord qu'il était illusoire de rechercher le consensus entre économistes, et surtout, que ce consensus n'était en aucune façon utile à un chef de gouvernement. Ce qu'il lui faut, c'est au contraire écouter des points de vue divers, contradictoires, émanant d'horizons politiques différents, pour se faire une opinion personnelle et pour choisir, car le choix reste, toujours, un choix politique.

Ce pluralisme des idées correspondait bien également à la personnalité de Lionel Jospin qui aimait le débat et qui souvent même le suscitait, notamment au sein de son gouvernement, ce qui n'était d'ailleurs pas très difficile quand on est entouré de Strauss-Kahn et de Martine Aubry.

Au bout de 2 ans le Conseil de Keynes avait disparu. Le Conseil d'Analyse économique a survécu au changement de gouvernement, le Premier ministre actuel y participe presque aussi régulièrement que son prédécesseur, et d'autres pays européens s'en sont même inspirés.

L'Europe est devenue de plus en plus présente dans mes travaux et ces deux petites années qui séparaient la campagne présidentielle de 1995 des législatives de 1997, où je vous retrouvais, Jacques, tous les mois avec François Hollande et quelques autres dans les réunions-déjeuner du Club Témoins, ont été pour moi exceptionnelles.

Je travaillais auprès de Jospin à un programme pour un éventuel retour de la gauche au gouvernement et je plongeais simultanément dans vos discours avec l'aide de Jean-Pierre Jouyet, votre ancien directeur de cabinet à Bruxelles, pour en tirer le premier ouvrage d'une collection consacrée à l'Europe.

Vous m'avez laissé carte blanche pour choisir vos discours, et c'est en les lisant que mon fils Yannick qui venait de publier un livre sur le débat européen dans l'entre-deux-guerre à l'université de Genève m'en suggéra le titre : « *Combats pour l'Europe* ». C'était un clin d'œil à deux autres grands européens qui avaient rêvé avant la seconde guerre mondiale des Etats-Unis d'Europe.

La lecture de vos discours était aussi la meilleure des écoles pour aborder les échéances suivantes qui, à la suite d'une dissolution hasardeuse, sont arrivées plus vite que prévu.

C'est vrai que j'ai aimé préparer les discours pour Lionel Jospin parce que c'était une formidable occasion de discuter du fond avec lui et de forger une pédagogie de l'action. Je l'ai aussi beaucoup accompagné dans des déplacements à l'étranger, ou même représenté quand il s'agissait notamment de participer à des débats d'idée sur l'économie ou la mondialisation.

Gérard a rappelé notre rencontre à Rio en 1999 à une conférence sur la mondialisation où il a découvert que j'étais Lyonnais. Rétrospectivement je me demande si cette conférence n'était pas déjà prédestinée pour que je revienne à Lyon. Car en relisant ces jours ci, le thème de la conférence, j'ai découvert que c'était, déjà, le rôle des villes dans la mondialisation.

C'est vrai qu'avec Gérard, nous avons poursuivi cette action dans des aventures qui ont conduit notre ville à jouer un rôle novateur dans la mondialisation, puisque Lyon et Genève ont fait irruption dans un sommet de chefs d'Etat sur la société de l'information pour soutenir la création d'un fonds de solidarité que réclamaient tous les pays du Sud et que refusaient tous les pays du Nord.

Et, pas plus tard que ce lundi, nous étions à nouveau à Genève avec Gérard Collomb pour l'inauguration de ce fonds Mondial de solidarité numérique, où la France, par la voix de son ministre des affaires étrangères, annonçait solennellement qu'elle rejoignait un projet qu'elle avait superbement ignoré, quand nous l'avions lancé il y a un an et demi.

Je dois dire que c'est à Lyon que j'ai tout appris sur la société de l'information et si j'en ai titré un ouvrage, c'est à tous ceux, qui dans cette ville ont découvert, inventé, imaginé les usages de demain, que je le dois. Beaucoup à la Croix-Rousse s'y reconnaîtront. C'est aussi dans mes fonctions d' élu local chargé de l'économie que j'ai pris la vraie mesure du développement durable et du problème que pose un développement économique qui pendant près de deux siècles a ignoré certaines conséquences parfois désastreuses pour l'environnement.

Je voudrais avant de conclure, remercier tous mes collaborateurs des services économiques de la ville et du grand Lyon, remercier Christine, Mireille et Florence et tout particulièrement Benoit sans qui je n'aurais pu concilier deux activités aussi éloignées – géographiquement.

Jacques, vous avez dit avec justesse que dans la famille Muet, le problème de la parité est résolu une fois pour toutes. C'est vrai, non seulement Simone m'a depuis longtemps devancé dans l'ordre de la légion d'honneur, mais c'est elle qui, en fait, a légué ses passions à nos enfants.

Pendant que je suivais les cours d'économie de Raymond Barre, Simone écrivait un mémoire d'HEC sur les Théâtres de la banlieue parisienne à la grande époque de la décentralisation culturelle. Et si Natacha et Yannick ont fait des études d'économie et de géopolitique, pour faire plaisir à leur père, ils ont choisi le théâtre et la musique, parce que c'était la passion de leur mère.

Aujourd'hui j'ai diversifié ma production littéraire, j'écris toujours des livres d'économie, mais j'écris aussi des histoires de lapins et d'ours pour mes petits enfants Vladimir et Angéline.

Merci à chacun d'entre vous et je vous invite à partager le verre de l'amitié